

Examen ou Concours

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

C'est au nom de la science elle-même que le physicien Niels Bohr rejetait la mécanique quantique, théorie élaborée au début du ^{XX}e siècle par Werner Heisenberg. Pour celui que l'on surnommait « le père de l'atome », la capacité d'une théorie à rendre compte des phénomènes de la science était un véritable critère d'évaluation de celle-ci (et c'était là à ses yeux la limite de la mécanique quantique). Cette querelle de physiciens renseigne sur la complexité des liens entre la science et la pensée. La pensée, c'est à la fois l'activité du sujet consistant à ordonner et classer dans des catégories conceptuelles les phénomènes qui lui apparaissent et le résultat de cette activité psychique, prenant la forme de jugements ou de représentations. De ce fait la pensée a une prétention à l'universalité; ce qu'elle constitue comme objet de pensée est conçu comme permanent et définitif, et rien ne semble échapper par nature à

N°
1/20

son activité. Toutefois, la pensée n'est
jamais que l'activité d'un être
vivant : pas de pensée sans vie. La
vie, cette propriété qu'ont en commun
les êtres vivants, est la condition de
possibilité de toute pensée. On peut
donc s'interroger sur la capacité de la
pensée à saisir ce dont elle procède. La
vie, en tant que cadre fondamental de toute
pensée, semble difficilement saisissable par
cette dernière, car elle la précède et l'exède.
Plus encore, il semble y avoir une antinomie
entre la finité de la pensée, en quête
d'universelles vérités, et le caractère mouvant,
dynamique, créateur de la vie. Penser la vie,
n'est-ce pas toujours la trahir, en im-
posant un cran d'arrêt à sa formidable
force d'expansion ? Quel genre de vivant
chercherait à figer son principe dynamique ?
Pourtant, la pensée ne semble pas avoir
renoncé à étendre son empire sur le terri-
toire de la vie : la physique, la biologie,
la zoologie, l'éthologie, la sociologie ou
encore la philosophie sont autant de formes
de pensée qui chacune s'appuient sur une
définition (certes différente d'une disci-
pline à l'autre) de la vie. On parle

même parfois d'une autonomie de la
pensée : une expression comme « la vie
de l'esprit » signifie que la pensée
pourrait prendre une forme de vie propre
et même supérieure. Tout se passe comme
si la pensée et l'étendue de ses
productions remédiaient au devenir précaire de
la vie en chacun de nous.

C'est pourquoi il faudra nous demander
si la pensée, cette activité propre au
vivant, peut légitimement prétendre fixer de
l'intérieur les limites de la vie à
laquelle elle participe.

La vie est avant tout un objet de la
pensée, un concept produit par et pour des
sujets pensants. Mais enfermer la vie dans
la fixité d'un concept risquerait à nier la
force dynamique qui la caractérise et dont
procède la pensée. Dès lors, il nous
faudra abandonner l'idée d'une fixité de
la pensée, et la considérer dans son mou-
vement dynamique, en tant qu'instrument en
constante évolution, au service de la vie elle-
même.

*
* *



La vie n'est pas « un empire dans un empire » (Spinoza) ; elle est, au même titre que tout ce qui existe, un objet sur lequel la pensée a ses droits.

La singularité de la vie n'empêche pas que la pensée ait prise sur elle.

C'est justement le travail de la pensée que d'établir la différence entre l'inerte et le vivant. Pour Aristote, la différence entre la vie et l'inerte ne réside pas dans une différence de matière. Dans son De Anima, il observe qu'une fois mort, le corps de celui qui fut vivant ne présente pas - du moins, pas immédiatement - de différence d'apparence avec un corps vivant. Si bien, en conclut Aristote, que la vie, si elle est quelque-chose, n'est pas dans la matière, dans la « cause matérielle ». Pour le savant grec, la vie désigne l'union d'une âme et d'une matière : c'est l'hylémorphisme. Il avance qu'on ne peut comprendre pourquoi un œil est formé ainsi sans faire intervenir une « cause finale », la vision. Pour Aristote, la vision est à l'œil ce que l'âme est au corps : son principe de mouvement et sa finalité. Il y a vie lorsque une âme actualise les potentialités de vie

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°
4.120

2422

Examen ou Concours

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

contenues dans une machine morte. La mort n'est rien d'autre que la réparation de l'âme et du corps. La singularité de la vie dans le monde ne peut être établie sans un travail de la pensée ; la vie n'est rien sans la pensée.

Plus encore, la vie se laisse penser sur le modèle des lois physiques, qui gouvernent le monde dans son ensemble. Penser la vie, c'est l'inscrire dans un ordre qui la dépasse et la contient. Dans ses Principes de la philosophie, René Descartes considère que l'explication mécanique du vivant épuise la vie : elle n'est rien d'autre qu'un ensemble de mouvements qui obéissent aux lois de la nature. Il prend l'exemple d'une horloge : si l'on observe seulement le mouvement des aiguilles sur le cadran, on est porté à croire qu'elles procèdent d'un mouvement autonome qui défie les lois de la pensée les mieux établies. Mais en ouvrant son brévier, on se rend

compte que les aiguilles sont entraînées par un engrenage mécanique complexe. Il en va de même pour la vie, dit Descartes : l'ensemble des phénomènes de la vie peuvent être rapportés aux mouvements intérieurs de leurs organes, qui sont inféodés aux lois générales du mouvement fixées par la pensée. La seule différence entre l'horloge et le corps humain réside, aux yeux de Descartes, dans le fait que l'horloge est le produit de l'homme et l'homme le produit de Dieu. Et comme le fait remarquer Diderot dans ses Entretiens avec D'Alembert et Diderot, il n'est pas même besoin de postuler l'existence d'un Dieu - créateur pour rendre compte de la vie : elle est le effet d'une complexification progressive de la matière. Il prend l'exemple de l'œuf pour s'éclairer son raisonnement ; initialement l'œuf est inerte au moment de sa ponte, et initialement le poussin qui en sort au moment de l'éclosion est vivant : c'est le signe que la vie est progressivement apparue dans l'œuf, à mesure que la matière s'organise en son sein en une structure complexe. Nul besoin d'une âme ou de Dieu pour expliquer la vie, qui n'est que le effet d'une certaine organisation de

ne
rien
écrire
dans

la
part
barr

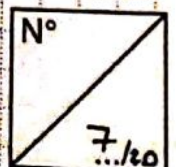
N°
6...70

ne rien
écrire
dans

la
partie
barée

la matière (« un ardre et un organe » écri-
vait Lamarck dans sa Philosophie zoologique)
La reie est donc objet de pensée, précisé-
ment parce qu'elle est un objet parmi d'autres,
dont on peut étaler la singularité sans
renoncer aux lois de la pensée.

Et plus radicalement encore, la reie n'est
peut-être qu'un simple concept sans réalité,
une nécessité de la pensée dans une certaine
économie du discours. C'est la thèse défendue
par Michel Foucault dans Les mots et les choses.
Il y montre, dans une perspective historique, que
la reie n'est pas clairement conceptualisée
avant la fin du XVIII^e siècle, soit avec
l'adivement dans l'histoire de la pensée. En fait,
montre Foucault, les savants ne sont longtemps
contents d'étaler des fascinations, d'inventorier
le monde, de classer selon différents critères
les objets qu'il contenait, sans réellement s'em-
barquer de penser la différence ontologique
entre le vivant et l'inerte. La pensée serait
donc antérieure à la reie en tant que concept
unifié; plus encore la reie serait une inven-
tion de la pensée, invention tardive et liée
à l'émergence de la biologie scientifique. Fou-
cault se méfie donc du concept de reie,
qu'il regarde comme le dernier avatar de



la pensée. La reie, semble nous dire Foucault, est une nécessité tardive et contingente de la pensée, une commodité pratique du discours. La reie a donc tout d'abord l'objet de la pensée, au double sens du génitif objectif (un objet du monde que peut connaître la pensée) et subjectif (une création, un avatar de la pensée). Mais comment alors expliquer que certains phénomènes de la reie, comme la régression des êtres vivants, échappent à la pensée ? C'est peut-être le signe que la reie qui se laisse fixer par la pensée est une reie amoindrie, appauvrie, au regard de ce qu'elle est vraiment : la force dynamique dont procède toute pensée.

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

*

*

*

Rien n'existe en dehors du pensable, avons-nous cru jusqu'ici, croyance de laquelle nous avons tiré une série de conséquences sur le caractère objectif de la reie, indissociable de la pensée. Mais la reie peut - et nous allons montrer qu'elle le doit - être placée du côté de l'impensable, de ce que la pensée peut seulement approcher car c'est là son principe originel.

N°
8.70
....

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

La pensée en effet ne peut être dite autonome et autosuffisante ; elle est tributaire de la réité qui habite et excède le sujet pensant. La réité n'est pas un objet du monde parmi d'autres, elle est la source du monde à laquelle chaque réitant participe. Dans son Traité 31, Platon considère que la réité est impassible, car elle excède toute pensée. La réité est pour lui un écoulement, qui réinelle de « l'Un » (le principe premier et absolu de tout ce qui existe) jusque dans chaque être. Chaque réitant est traversé par la réité, mais il ne peut la saisir en entier dans sa pensée car elle l'excède. Platon renverse le rapport entre pensée et réité : c'est la pensée qui procède (au sens d'une « procession », la métaphore est utilisée par Platon lui-même) de la réité, qui y participe sans saisir la réité dans son entier. Pour Spinoza, la réité est la « force par laquelle les choses pensent dans leur être » (Pensées Méta-

physiques). Il est donc vain de chercher à fixer en pensée la vie : elle est le principe de dérogation de toute fixation, ce qui met l'insolite en mouvement.

La vie qui se laisse penser est une fiction, une vie limitée. Dans le Tractatus Logico-Philosophicus, Wittgenstein énonce que même si toutes les questions scientifiques étaient résolues, « les problèmes de nos vies ne seraient pas même touchés ». « Alors il n'y aurait plus de question ; et justement, c'est la réponse » renchérit le philosophe autrichien. Car la notion de vie ne se limite pas, pour le sujet pensant, à la vie biologique. La vie désigne aussi l'existence, et son lot de questions métaphysiques, dont Wittgenstein rappelle le caractère indissoluble - et donc hors du champ de la pensée. « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence », écrit-il en clôture de son Tractatus, comme pour signifier que la pensée de la vie se heurte aux limites mêmes de la pensée. La pensée ne peut jamais saisir que les manifestations physiques de la vie dans l'espace et le temps, et non la vie en elle-même, cette mystérieuse force qui coule en chaque vivant sans qu'il ne

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrière

puisse rien dire à son sujet.

C'est la raison pour laquelle Michel Henry voyait dans la science moderne, telle qu'elle se constitue à partir de la révolution copernicienne, une forme de barbarie. Dans La Barbarie, il montre que la science refuse et nie la vie qui constitue pourtant sa condition de possibilité. Si la science est seulement possible, dit-il, c'est qu'elle repose sur un savoir plus fondamental qu'elle qui est le savoir immanent de la vie. Il prend l'exemple d'un étudiant en biologie occupé à lire un ouvrage scientifique sur l'ADN. Ce qui rend possible sa saisie en pensée du contenu du livre, c'est certes l'enquête menée par les biologistes contre un réel fuyant, mais c'est plus fondamentalement l'épreuve immanente que le sujet fait de lui-même qui l'ouvre de la vie. C'est à la condition de cette auto-affectivité permanente que le sujet est en sujet pensant, que ses doigts tournent les pages et que ses yeux déchiffrent les phrases. Et la science, qui pense un monde où la vie est l'esclave des lois du mouvement, est à ce titre une forme de barbarie : elle nie la vie qui la permet et travaille à l'asservissement de celle-ci. La vie ne

se pense par, elle s'exprime et permet la pensée. Penser la vie, c'est une immunité contre sa propre nature.

Et que dire de celui qui écoute ce geste barbare ? Quel geste de vivant fait primer la pensée face au la force de vie qui l'anime et le fait penser ? Pour Nietzsche, c'est le signe d'une détérioration de la vie, le symptôme d'une vie malade et dégradée. Dans Le crépuscule des idoles, il établit une parenté entre la pensée platonicienne et la morale du christianisme. Toutes deux construisent un négatif du monde, qui présente les propriétés inversées de celles de la vie : le « monde des idées », tout comme Dieu sont éternels et permanents. Ces « autres-mondes » sont purges du devenir et de l'instabilité qui caractérisent le monde de la vie : ceux qui les pensent sont aux yeux de Nietzsche des malades, trop faibles pour embrasser la vie dans toute son incohérence. Toute pensée de la vie, toute fixation conceptuelle de la vie, a pour Nietzsche une finalité morale : dévaluer, mépriser la vie en construisant son négatif, auquel est donné le nom de « Bien » ou de « Vrai ». Penser la vie est toujours un acte de renoncement, qui fait saillir la faiblesse et

ne rien
écrire
dans

la
partie
barée

N°
12/20

2422

Spécialité/option : _____
Repère de l'épreuve : _____
Épreuve/sous-épreuve : _____
(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note : 20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

la maladie du sujet face à sa propre existence. La vie n'a pas une certaine valeur que l'on pourrait lui apporter de l'extérieur ; elle est en elle-même une valeur, une force créatrice et expansive contre laquelle se rebelle la pensée du malade.

S'il nous apparaît désormais que la pensée n'est pas en mesure de fixer la vie sans commettre un acte de « barbarie », faut-il pour autant apporter systématiquement vie et pensée ? La pensée n'est-elle pas - elle qui procède de la vie - l'instrument le mieux affûté qu'ait donné la vie à l'homme en vue de se conserver ? Ne peut-on considérer la pensée comme cet outil de plus en plus aiguisé au service de la vie elle-même ?

*
* *
*

La pensée n'est peut-être pas cette instance rigide de fixation, justement parce qu'elle est

N° 13/20

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

adonné à la vie dont elle procède. Tout
comme la vie dont elle est l'instrument,
la pensée est évolutive, les armes de la
vie en vue de la conservation.

Il faut renoncer au caractère absolu et
universel de la pensée. Toute pensée est
celle d'un vivant, tributaire des modalités
de sa sensibilité. C'est ce que nous apprend
l'exemple de la tique présentée par Canguilhem
dans la section « Le vivant et son milieu »
de son ouvrage La connaissance de la vie. La
tique qu'étudie Canguilhem est un vivant
qui ne réagit qu'à trois perceptions sensibles,
que sont, dans l'ordre, l'odeur de l'urine
sécrétée par les glandes des mammifères,
la chaleur du sang et la texture des poils.
La tique demeure dans un état d'immobilité
totale jusqu'à ce qu'elle reçoive la sti-
mulation olfactive correspondant à l'odeur de
l'urine. Elle se laisse alors tomber vers la
source de la perception. Si elle détecte la
chaleur du sang, elle cherche une zone de la
peau sans poils pour s'y alermer. Autrement,
elle replonge dans sa torpeur. Il ne s'agit
pas de dire que la tique « pense » au sens où
nous le comprenons. Il s'agit de pointer, au
travers de cet exemple, que la pensée n'est

pas une faculté purgée des déterminations
naturelles de celui qui pense. Toute pensée
est incarnée dans un certain vivant, et
toute pensée est tributaire de l'appareil sen-
suel du vivant ainsi que de son environ-
nement. Nulle pensée est absolue ou éternelle.

Les biologistes parlent à ce sujet de « tunnels
de réalité » : chaque vivant construit un monde
par la pensée, et ce monde est même l'image
d'une réalité étendue que le reflet des capa-
cités perceptives du sujet pensant. Il faut
rappeler, comme le fait Kant dans sa Critique
de la raison pure, que la pensée humaine
ne peut rien percevoir en dehors de l'espace
et du temps, qui sont les concepts fonda-
mentaux de notre entendement. La pensée humaine,
comme celle de tout être vivant, est tributaire de
l'appareil sensoriel de l'homme.

On peut même faire l'hypothèse que la
pensée fait partie de la vie au point
qu'elle accompagne ses évolutions. Darwin la
formulait déjà au milieu du XIX^e siècle
dans L'origine des espèces. Après avoir expliqué
que l'évolution des formes de vie sur
terre suivait un principe de sélection naturelle,
il prévoyait que sa théorie connaîtrait
des développements futurs dans le domaine

ne rien
écrire
dans

la
partie
barée

de la psychologie, c'est à dire
l'étude de la pensée. En effet, Darwin
le premier a montré que les êtres vi-
vants évoluent en fonction des contraintes
imposées par leur environnement : puisque
ce sont les individus avec la meilleure
« fitness » (adaptabilité) qui survivent le mieux,
ils sont plus à même de se reproduire,
transmettre leurs particularités, et ainsi faire
évoluer l'espèce vers une meilleure compétitivité
dans la « lutte pour la survie ». Comme le
suggère Darwin, il est possible d'appliquer
ce principe à la pensée. Celle-ci n'est pas
un cache-cache, mais le produit non-cho-
usé d'une évolution par sélection naturelle. La
pensée est éclairée au gré de la vie. Notre
entendement n'est pas honnête, il suit les
évolutions de l'espèce au fil des siècles. Penser
la vie est bien vain, car la pensée est
modélisée par la vie.

Plus encore, la pensée serait une issue
de la vie, un pur instrument destiné à
accroître et faire prospérer la vie. C'est selon
cette intricatation que Henri Bergson considère
les liens entre vie et pensée dans L'énergie
créatrice. La pensée n'est pas à ses yeux
un bloc uni : il distingue l'intelligence

N°

2422

Examen ou Concours

Série* :

Spécialité/option :

Repère de l'épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note :

20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

(qui correspond à ce que l'on appelle pensée dans le sens commun) de l'entendement. L'intelligence a pour lui une stricte portée pratique : c'est la capacité de l'homme à ordonner son raisonnement dans des catégories conceptuelles de manière à agir mieux. Sa notion de l'intelligence est proche de la théorie pragmatiste de la connaissance, développée aux débuts du XX^e siècle par les philosophes américains que sont James et Peirce, et pour qui le vrai se réduit à l'utile (pour eux, une connaissance est vraie si elle permet d'éviter des « surprises désagréables »). Pour Bergson, l'intelligence est une pensée qui évolue selon les déterminations de la vie : elle ne peut donc mesurer la vie puisque c'est la vie, dont elle est le bras armé, qui la rend vraie. Il n'appartient pas à l'intelligence de mesurer la vie, cette force dynamique qui s'écoule en elle et qui constitue son principe permanent de renouvellement. En revanche, Bergson

N°

17/20

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

considère que l'entendement, l'autre venant de la pensée, est en mesure de penser la vie, car il ne cherche pas à fixer l'objet dans les mots, mais à faire coïncider le sujet avec lui. C'est là peut-être la seule forme de pensée qui puisse saisir la vie, précisément parce qu'elle n'implique pas de saisir. L'entendement ne fixe pas de limites à la vie, il élargit celles du sujet.

*

*

*

Cette étude revient à restituer le rôle et la fonction de l'intelligence par rapport à la vie. S'il paraît bien difficile d'assigner à la vie les bornes strictes de la pensée, c'est à la fois parce que la vie excède la pensée et parce que la vie produit la pensée. A l'heure où les développements fulgurants de la biologie et de la médecine permettent à l'homme de devenir cet « Homo Deus » en abattant la mort, il est peut-être important de rappeler qu'on ne peut jamais penser de la vie que ce que les néo-critiques de la vie elle-même ont donné à la pensée. Replacer la pensée dans une situation

ne rien
écrire
dans

la
partie
barrée

N°

18 20

pluri-millénaire de la vie inscrite à une
position d'humilité : nous, vivants, ne
seront jamais des dieux, car ces produits
de la pensée sont des négations de la
vie telle qu'il nous est permis de la
connaître.